

LE
HÉRISSON
JAUNE



Mon corps refuse d'écrire
Mon corps voit l'écriture comme un dragon maléfique
Mon corps a des fragments d'idées mais aucune ne le fait rire
Mon corps est devant une page blanche cubique
Mon corps se voit glisser au sommet d'une vire
Mon corps embrasse l'air bucolique
Mon corps n'aime pas l'idée de s'autodétruire
Mon corps décide de se battre de manière aérodynamique

Dans cet espace mon expérience sensible est le point départ
La rencontre entre deux pratiques forme un liant
Deux médiums sont mis en regard
Une analogie est révélée
Un point de jonction se forme
Une mise en tension se crée
Escalade et art s'unissent

Mon corps n'a qu'une envie c'est grimper
Mon corps ne fait qu'un avec l'action
Mon corps s'échauffe pour s'évader
Mon corps fait disparaître toute sa tension
Mon corps respire la fraîcheur dérivée
Mon corps transforme son énergie en passion
Mon corps se concentre sur son palper
Mon corps se laisse guider vers l'ascension



Bruce Nauman, *Dance or exercise on the perimeter of a scare*, 1967-1968, vidéo, 8 min.

Le corps cherche toujours à se rendre intéressant par ses tremblements, ses essoufflements, ses sueurs, ses crampes. Mais il est très sensible au mépris et à l'indifférence que lui témoigne son maître. S'il sent que celui-ci n'est pas dupe de ses jérémiades, s'il comprend qu'il n'y a rien à faire pour l'apitoyer, alors il reprend sa place et accomplit docilement sa tâche.

René Daumal, *Le Mont Analogue*, p.166



Richard Serra, *Hand Catching Lead*, 1968, vidéo, 3'30 min.

L'échauffement des muscles du corps est indispensable pour les préparer à un effort physique intense. Lorsqu'on s'échauffe, on procure de la chaleur aux muscles à l'aide d'exercices appropriés à chaque sport.

En escalade on pratique un échauffement dynamique qui va être centré sur les tendons et les articulations qui sont beaucoup sollicités. Lorsqu'on est en intérieur sur une paroi artificielle, on commence par faire une traversée du mur, ce qui permet d'échauffer les muscles en douceur et de prendre contact avec la surface. On enchaîne par une voie facile, exemple 5a qui requiert des mouvements simples où notre corps n'est pas mis en difficulté. Si on ne s'échauffe pas, on augmente nos risques de blessures et de courbatures de 50% et au bout d'une heure les muscles disent stop, on a des « bouteilles » aux bras, ce qui nous empêche de grimper.

Je fais deux voies faciles en tête avant de solliciter mon corps. Mes muscles sont des petits malins et ils n'hésitent pas à me faire une piqûre de rappel si j'oublie de m'échauffer. Quand je m'échauffe en grimpe je commence par des gestes délicats, simples et évite au maximum de solliciter mon corps, je tends bien mes bras pour éviter la contraction des muscles. Je me concentre sur mes mouvements et suis à l'écoute de mon corps. Si celui-ci a passé une mauvaise journée, qu'il est lourd et fatigué, je vais prendre le temps de faire un échauffement plus approfondi, sans le contracter, ni le faire chuter. J'inspire et expire profondément pour la première voie, cela me permet de me recentrer sur moi-même et de prévenir mon corps que j'ai besoin de lui.

J'ai l'intime conviction qu'on forme un duo et que chacun doit écouter l'autre pour que ça fonctionne. Sans mon corps je suis une coquille vide.

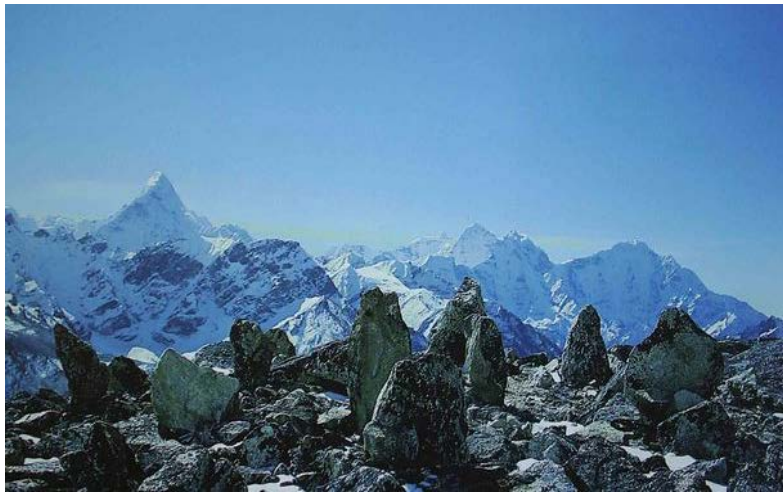


Quand je grimpe, je souffle, j'inspire et j'expire profondément. Je me détends, je fais le vide en moi, je m'unis avec la nature, je ne fais plus qu'un avec elle. Je me sens plus légère, mon corps s'est libéré de toute sa tension. Je me décontracte et j'écoute mes sensations. Je me focalise sur mes mouvements. J'ai une pleine conscience de mon corps. Je suis dans un état mental résultant d'une focalisation volontaire de mon attention sur l'expérience présente dans ses aspects sensoriels et mentaux, cognitifs et émotionnels. Je sens toutes les bonnes énergies circuler dans mon corps. Je suis concentrée, je recentre mon attention sur l'expérience présente.

Toute l'énergie de mon corps fait symbiose avec le ressenti. Je laisse mes mains me guider vers de nouvelles sensations pour chaque mouvement que j'effectue. Quand je touche une matière j'ai le sentiment de développer mon ressenti : les perceptions dans mon corps et mon esprit.

Tous ces paramètres me mettent dans les bonnes conditions, pour me dépasser et éprouver un plaisir gestuel. Je ne fais plus qu'un avec mon corps.

Mon corps entre en contact avec le rocher
Mon corps fait une expérience sensorielle
Mon corps touche une matière grisée
Mon corps palpe l'humidité superficielle
Mon corps observe cette matière qui l'a charmé
Mon corps ressent un amour fusionnel
Mon corps se sent fasciné
Mon corps fait une ascension charnelle



Richard Long, *Stones in Nepal*, 1975, photographie

Souvent, d'ailleurs, aux moments difficiles, tu te surprendras à parler à la montagne, tantôt la flattant, tantôt l'insultant, tantôt promettant, tantôt menaçant; et il te semblera que la montagne répond, si tu lui as parlé comme il fallait, en s'adoucissant, en se soumettant. Ne te méprise pas pour cela, n'ai pas honte de conduire comme ces hommes que nos savants appellent des primitifs et des animistes. Sache seulement, lorsque tu te rappelleras ensuite ces moments-là, que ton dialogue avec la nature n'était que l'image, hors de toi, d'un dialogue qui se faisait au-dedans.

Le Mont Analogue, p. 164-165



La pierre tombe violemment sur le sol en béton et produit un bruit fort et intrusif qui raisonne dans l'espace. Celui-ci me fait systématiquement bondir. J'entend le même bruit quand je vais en montagne et qu'un morceau de rocher se décroche de la paroi. C'est le bruit du danger, de la chute, de l'effondrement d'une masse solide.

La rondeur de cette pierre en apparence symétrique m'attendrie. Elle est recouverte d'un gris rocailleux et de taches vertes dûs à son passage dans le ruisseau. Je la prends dans la paume de ma main et la serre très fort dans mes doigts, je sens sa fraîcheur s'infiltrer dans mes pores.

J'enlève de la matière à cette pierre à l'aide d'un perforateur qui sollicite tous les muscles de mon corps. Je sens toutes les vibrations de cet outil, me secouer. Une poussière blanche se dégage de l'action. Celle-ci est volatile, légère, granuleuse.

La sculpture est constituée d'un tendeur bleu foncé et d'une pierre qui tient en équilibre grâce à une mise en tension. Celle-ci me surplombe et je sais qu'à tout moment elle peut chuter. Tout est question d'équilibre, de force. J'ai le sentiment d'avoir sous les yeux une bombe à retardement. Si la pierre chute, je suis en danger.

Giovanni Anselmo, *Verso Oltremare*, 1984, installation



Le rocher est imposant et revêt plusieurs apparences. Il prend différentes teintes en fonction de l'endroit où il est situé. Chaque rocher est singulier et fait partie du paysage. Il arrive que celui-ci se cache, qu'il faille marcher plusieurs heures pour pouvoir l'atteindre.

Lorsqu'on part à sa rencontre, on est surpris, il n'a pas le même aspect, la même texture que le précédent.

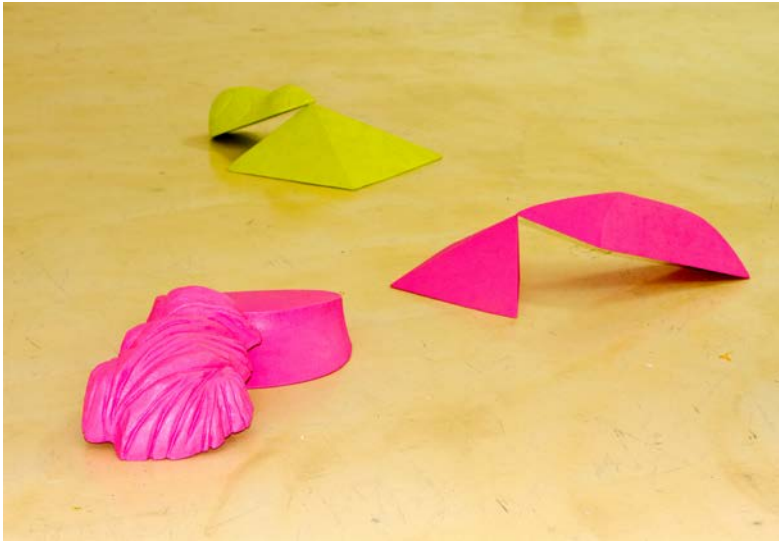
Etre en contact avec lui me procure une sensation unique. Quand je grimpe, je l'embrasse, je m'agrippe, je me colle à lui. Je l'accroche de toutes mes forces sinon c'est la chute. D'une certaine manière, je lui donne à voir une chorégraphie. Je fais grimper mon corps qui danse. Tout est une questions de positionnement, de légèreté, de dialogue avec cette masse de pierre dure.



Je fais glisser mes doigts sur cette matière rêche et granuleuse. Je sens des chatouillements, mes doigts adhèrent sur la forme. Ils ont l'habitude de cette texture sableuse qui attaque la peau de mes mains. A force d'être en contact avec cette matière, la corne de mes doigts s'est endurcie. Mon touché est formaté à cette texture, je la reconnais les yeux fermés.

Mon regard est happé par les couleurs vives des volumes. Ma rétine en prend plein les yeux, elle ne sait plus où se poser. Toutes ces formes me font du charme. Chacune d'elles a sa personnalité, son charisme. J'ai envie d'aller à leur rencontre, de les observer, de tourner autour, de les toucher.

Je m'inspire de ces volumes d'escalade et les reproduit à échelle un. J'en reproduis six que j'assemble en duo. Ces duo forment des sculptures qui tiennent ensemble par point de contact, en équilibre. J'ai le sentiment qu'à tout moment le duo peut chuter, que tout est dans la justesse. J'apprend à regarder ces formes différemment, dans un autre contexte. Je n'exerce plus de geste physique sur ces formes.



Mathilde Fumex, *Untitled*, 2017, sculpture

J'ai flashé sur une goutte d'eau. Je commence par l'observer, la regarder. Elle est onduleuse, imposante, sa couleur rose fluo m'attire. Sa forme arrondie, charnue est accrochée à la verticale sur un mur gris clair qui s'apparente à de la pierre. D'en-bas, son esthétique me séduit et je n'ai qu'une hâte, pouvoir grimper à sa rencontre. Arrivée à sa hauteur, mon premier contact avec elle se fait par l'intermédiaire de mes mains qui enlacent sa pointe. Sous mes doigts, je sens comme de fins grains de sable qui me chatouillent. Rapidement je me rends compte qu'ils sont plus rêches que sur les plages. Cela est dû à la texture résine sablé qui compose la forme. Cette matière m'agresse les doigts mais ce n'est pas insoutenable. Grâce à elle, j'ai le loisir de pouvoir rester accrochée à la forme tout le temps qui me plaît. Je peux la scruter, la serrer, l'enlacer, l'embrasser. Sa couleur flashy laisse ressortir sa beauté, on ne voit qu'elle, elle est au centre de toute les convoitises. Cette goutte d'eau est un beau volume d'escalade.



Hans Haacke, *Condensation Cube*, 1963-1965, sculpture

J'entend un bruit. Celui d'une goutte d'eau qui tombe doucement sur une surface blanche. Celle-ci n'est pas lisse, elle est composée de blocs de poudre qui forme du relief. La goutte s'infiltre dans cette matière appelée magnésie. Ces deux substances se mélangent et forment un liant.

J'observe ce système de goutte à goutte se propager sur cette surface blanche au fil des jours. Les gouttes d'eau teintées en rose entrent en contact à intervalle régulier avec l'oxyde de magnésium. L'assemblage de deux matières liquides et solides donne naissance à une image picturale en perpétuel changement.

Durant une semaine, chaque matin, je viens alimenter en eau colorée mon installation. Chaque jour je regarde son évolution, j'ai le sentiment de découvrir un nouveau paysage. Je joue le rôle d'une botaniste qui arrose et prend soin de ses fleurs.



Mathilde Fumex, *Untitled*, 2018, Zoom d'une installation

La magnésie blanche est un carbonate de magnésium, absorbante et agrippante. Elle s'achète en forme de poudre ou de brique pour les gymnastes et les grimpeurs.

C'est une matière légère, volatile, inodore qui peut former durant un instant un nuage de poussière blanche. Les grimpeurs la surnomment « la peuf ».

J'aime la magnésie, même si elle m'assèche les mains je ne peux pas grimper sans elle. J'en suis accro, elle m'a envoûtée, sa présence m'est nécessaire. Sans elle je n'ai pas confiance en mes doigts. Quand je grimpe, elle est installée confortablement dans mon sac à magnésie blanc moumoute que j'accroche à ma taille. Je plonge ma main dedans de manière régulière, toutes les quatre prises environ. L'été elle m'est encore plus indispensable car mes mains transpirent beaucoup et ne parviennent pas adhérer au rocher. Quand j'en ai, je me sens rassurée, j'ai plus confiance en moi et en mes appuis.

Avec le temps, c'est un tic devenu un tic de fourrer ma main dans le sac, je dirais même que ça fait partie intégrante de mon style de grimpe. Je fais des pauses régulières, un bras tendu et l'autre qui prend de la peuf.

Sur les murs artificiels, la magnésie colore les prises, ces dernières perdent leurs couleurs d'origine. Cela complique la lisibilité de la voie. En falaise c'est tout l'inverse. Dès que je vois de la poudre blanche sur le rocher, je sais que des grimpeurs sont passés avant et qu'ils ont laissé des indices pour les prises de mains. Dans ces circonstances, c'est un repère appréciable, si l'on prend du recul on se rend compte que les traces laissées sur la paroi forme une cartographie pour lire la voie. Celle-ci reste temporaire car la magnésie s'efface avec la pluie. Le rocher redevient vierge de tout contact humain.



Giovanni Anselmo, *Torsion*, 1968, sculpture

Dans ma pratique j'utilise un type de corde bien spécifique qui porte le nom de corde dynamique. Celle-ci a comme spécificité d'être élastique se qui permet d'amortir la chute en escalade.

La corde est une matière en tissu tressé qui fait entre 9 et 11mm d'épaisseur. Je la remplace tout les dix ans, car à partir d'un certain temps ses fibres ne sont plus élastiques et elle peut se déchirer. La corde est constituée de deux bouts de brin, aux extrémités. L'assureur utilise un brin de la corde et le grimpeur l'autre, c'est par ce moyen qu'ils sont reliés ensemble. L'assureur fait grimper son grimpeur en toute sécurité.

Deux fois par semaine je suis en contact direct avec une corde d'escalade. Elle a une texture assez agréable même si à première vue, en la touchant, elle peut paraître un peu rêche. Je la manipule pendant environ deux heures de manière délicate, ferme et intransigeante. Je lui fais comprendre que c'est moi qui commande. Elle peut avoir différents aspects : elle peut être souple, rigide, être tenue avec beaucoup de mou ou alors très sec, ce qui la met en tension. Quand je fais descendre quelqu'un de la paroi, la corde est tenue par ma main droite. Celle-ci la laisse glisser tout en douceur mais resserre la corde de toute ses forces pour la bloquer. Tout ça est un jeu d'équilibre que je dose. Quand je la fais glisser entre mes doigts il arrive que celle-ci me laisse une trace noire, qui est un cumul de saleté laissé par le temps. Quand je fais glisser la corde trop vite dans mes mains elle me brûle. Mon réflexe premier est de la lâcher mais je me ravise car si je la lâche mon binôme va chuter et s'écraser sur le sol.

J'aime la corde et j'ai un profond respect pour elle. C'est grâce à elle que je suis en sécurité quand je grimpe, elle me protège c'est un peu mon ange gardien.

J'ai une confiance totale en elle, je mets ma vie entre ses mains et celle de mon assureur sans hésiter. La corde et mon assureur forment un duo qui veille à me garder en vie.



Magali Adriano, pièce présentée lors de son DNSEP, Design & Espace, Annecy, 2017

Douze est mon nombre fétiche. Il représente aussi le nombre de paires de chaussons d'escalade que je porte depuis l'âge de mes quatre ans.

Mes premiers chaussons d'escalade sont des Quechua, pointure 30, bleu foncé avec un scratch central qui permet de les mettre et les enlever sans douleur. La gomme est noire, plate et arrondie sur les bords. Le bout du chausson n'est pas pointu, laissant mes doigts de pieds moins comprimés dedans. Je ne peux pas en dire autant de mes chaussons actuels.

En ce moment, j'ai deux paires, une pour l'échauffement et l'autre pour des voies techniques. Toutes les deux taillent du 35. Mes chaussons d'échauffement sont des Boréal bleu ciel, à lacets noirs avec des rayures blanches de 2 millimètres. La gomme rigide est très adhérente sur les prises grâce à une pointe très précise. Ces chaussons sont allés deux fois au ressemelage, ce qui induit une perte de précision lorsque je pose mes pieds sur des petits gratons. Je les utilise donc pour l'échauffement, où la précision n'est pas requise. Ce sont eux qui m'ont fait progresser et prendre confiance en mes appuis, ils sont performants, polyvalents, je n'arrive pas à m'en séparer.

Mes chaussons techniques sont des Shakra tricolore de chez Evolv, bleu, jaune, avec un liseré orange. Ils ont une fermeture à scratch double velcros. La gomme est conçue pour une accroche optimale des orteils et la semelle intermédiaire permet de donner toute la puissance dans le bout du pied.

A l'intérieur de ces chaussons, mes orteils sont complètement recroquevillés sur eux-mêmes. Je m'en libère entre chaque voie car la douleur est insoutenable. Lorsque je les enlève d'un coup sec, je sens toute la pression de mon corps redescendre. Mes pieds sont rougis et marqués par la trace des coutures. Le manque d'espace que je leur impose induit une souffrance physique. Je retrouve cette sensation lors du contact du chausson sur la prise. Pour être la plus précise possible sur mes appuis il faut que je mette tout mon poids sur mes pieds, la douleur est plus forte puisque la gomme est fine. Je ressens nettement mieux la prise, j'ai confiance en mes pieds. J'ai toujours aimé ce contact court mais intense entre mes chaussons et le rocher ou la paroi. C'est tellement jouissif d'être en lien avec ces éléments que j'arrive à m'habituer à mon mal de pieds. Je ne me focalise pas sur eux mais sur mon corps qui entre en contact avec un rocher brut ou un mur artificiel.



Me voici face à cet objet constitué d'un assemblage régulier de poils noirs, épais et touffus maintenu par un manche bleu. Je décide de rentrer en contact avec ces poils rigides, rêches qui arrachent la peau. Cet objet suspendu au mur est une brosse qui sert à nettoyer le rocher. Son système d'accroche est bien pensé. Il est composé de trois éléments qui forment un tout homogène, de toute beauté. Une plaquette est vissée à la paroi avec un mousqueton qui tient la brosse. Cet ensemble est fait d'équilibre, il frôle la roche sans arriver à l'atteindre. Le mousqueton permet d'enlever et de remettre la brosse sur son socle aisément.

Je comprends que cette brosse est une invitation à participer au nettoyage du mur d'escalade. C'est assez jouissif, ce sentiment de pouvoir mettre sa pierre à l'édifice.

Je prends la brosse dans ma main et frotte les prises qui me sont accessibles d'en-bas. Je demande à mon bras droit de contracter ses muscles afin de pouvoir faire des va-et-vient avec la brosse le plus longtemps possible. Je frotte rapidement sur le rocher, je sens ses poils entrer dans tous les petits orifices. Rien n'est laissé au hasard. J'enlève toute la poussière et la saleté accumulées. Je frotte avec énergie et cela produit une poussière blanche qui s'évapore dans l'air.



J'ai eu l'occasion de faire la rencontre d'un hérisson sur un rocher. Cette boule de poils jaunes attire mon attention. Il est là, posé à l'intérieur d'une fissure à dix mètres du sol. Il semble perdu, un intrus totalement décontextualisé de son foyer d'origine. Il me regarde, immobile, paralysé par la peur. Sa couleur et sa forme ronde attirent mon œil et aiguise ma curiosité. Je décide de grimper dans l'angle du rocher pour aller à sa rencontre. J'arrive à sa hauteur, mais n'arrive pas à l'atteindre. Il est trop éloigné de ma voie pour que je puisse le toucher. Je suis dos à lui, je fais une pause pour pouvoir me retourner et l'observer. C'est assez étrange de le trouver ici, il dénote avec le gris clair de la roche, on ne voit que lui. Je l'observe et me rends compte qu'il est comprimé par la fissure dans lequel il se trouve. Cela fait ressortir ses pics et souligne une apparence malléable.

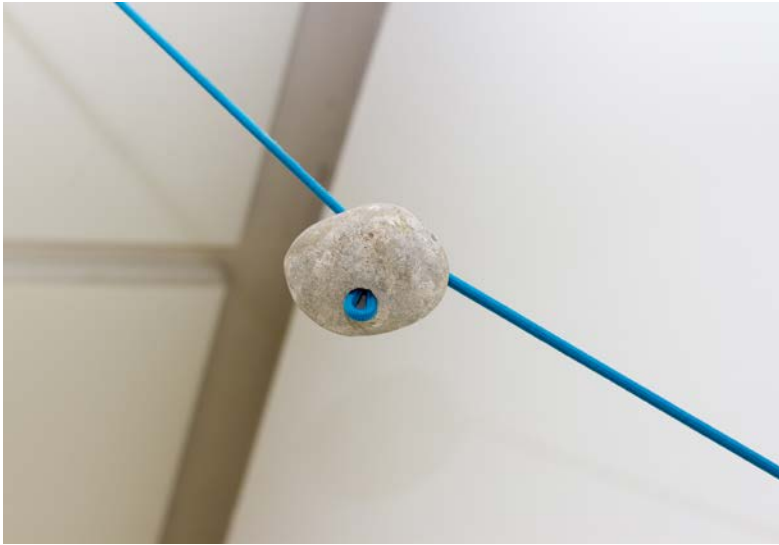
Je me demande depuis combien de temps il est là, comment il a fait pour atterrir ici.

J'ai déjà croisé des hérissons jaunes mais souvent ils se nichent dans les salles de fitness ou les magasins de sport. Ils se surnomment ballon sensoriel, et sont utilisés par des personnes pour faire des exercices de gym ou encore par les tous-petits pour accompagner leur développement psychomoteur et leurs premières sensations liées au toucher. Ce ballon a une fonction utilitaire auquel il ne peut pas échapper. Alors que le hérisson jaune sorti de son contexte original a acquis un nouveau statut : celui d'être observé, regardé pour sa forme esthétique.

Mon corps prend un malin plaisir à défier le danger
Mon corps est attiré par sa transparence
Mon corps est vigilant lorsqu'il escalade les rochers
Mon corps a conscience de sa violence
Mon corps sait qu'à tout moment il peut être piégé
Mon corps aime défier les limites de l'imprudence
Mon corps pense que l'adrénaline est une alliée
Mon corps nage dans le danger avec endurance



Ne t'arrête jamais sur une pente de terrain croulant. Même si tu crois tes pieds bien affermis, pendant que tu prends souffle en regardant le ciel, la terre peu à peu se tasse sous ton pied, le gravier insensiblement s'écroule et tu pars soudain comme un navire qu'on lance. La montagne guette toujours l'occasion de te faire un croc-en-jambe.



Mathilde Fumex, *Untitled*, 2017, sculpture

Le danger a toujours été pour moi familier. J'ai fait sa rencontre à l'âge de quatre ans. Je me souviens d'une phrase que me répétait mon moniteur d'escalade pour me faire comprendre que dans ce sport l'erreur peut être fatale et que le danger est omniprésent: «Regarde toujours ton grimpeur, ne lâche jamais la corde sinon ton binôme est en danger, il peut chuter et mourir».

Ma mère m'a toujours dit que l'erreur est humaine, mais en escalade je n'ai pas le droit à l'erreur car j'ai la vie de l'autre entre mes mains. Aucun retour en arrière n'est possible.

Le plus important c'est de prendre conscience du danger, moi je le nargue chaque fois que je grimpe, il n'a pas encore réussi à m'avoir. J'aime l'escalade aussi parce que cette notion de danger rentre en jeu. Quand je grimpe, je prends des risques et j'aime ça, une adrénaline s'empare de mon corps, je dépasse mes limites, je pousse mon corps dans ses retranchements. Toutes ces sensations se produisent par la mise en danger de mon corps.

Je sais que je suis sur un fil, qu'à tout moment je peux tomber et me faire mal, voire mourir. J'ai pleinement conscience qu'à chaque fois que je grimpe une falaise, ça peut être la dernière et pourtant cela ne m'arrête pas. Je connais les conséquences du danger mais il m'attire tellement que j'ai envie de le défier et lui montrer qu'il ne me fait pas peur.



Le vide ne contient rien de palpable. Il est comme qui dirait invisible. Ce n'est pas pour autant qu'il n'est pas présent. Lorsqu'on s'y mesure en escalade, on peut se laisser happer par lui et ne plus arriver à maîtriser son corps: il nous paralyse. Les escaladeurs le surnomment le « gaz ».

A ma grande surprise ce gaz a réussi à m'envoûter. Je n'aurais jamais cru ressentir cela un jour.

C'était en mai dernier dans le Briançonnais. Je suis en train de faire une grande voie avec mes deux co-équipiers sur une paroi à 1 400 mètres d'altitude. Cela fait quatre heures qu'on grimpe sur le rocher et les personnes au pied de la falaise ressemblent à de minuscules points noirs. On prend de l'altitude. Qui dit prendre de l'altitude, dit plus de gaz. Nous ne sommes plus qu'à une longueur du sommet, quand tout à coup, je le sens, j'ai littéralement les pieds dans le vide. A ce moment-là mon cerveau commence à s'imaginer un panel de scénarios où à la fin mon corps gît inanimé au sol. Mon cœur commence à s'emballer de plus en plus vite, et je répète à mon cerveau de ne pas regarder en bas. Je sais très bien que si je regarde sous mes pieds je ne serai plus maître de mon corps, celui-ci va paniquer en prenant conscience de toute l'immensité qui m'entoure. Après quelques secondes de paralysie, j'inspire et j'expire pour pouvoir calmer mon souffle. J'ai peur, j'ai la vie de l'autre au bout de la corde, il n'est pas question de me laisser envahir par mes émotions. Tout est une question de maîtrise de soi, de concentration sur le but final : le sommet. Ne penser à rien, faire le vide dans ma tête et ignorer cette boule au ventre qui me retourne l'estomac. C'est la seule solution, sinon c'est la chute. Petit à petit, je reprends possession de mon corps et me concentre sur les mouvements que je suis en train de faire pour gravir le sommet.

Lorsque je redescends en rappel, je m'éloigne avec soulagement de la face vertigineuse. J'ai ressenti une émotion qui m'a terrifiée, a failli me faire perdre mes moyens et m'a amenée à faire un mouvement qui aurait pu m'être fatal. J'ai pris conscience de la dangerosité de cette forme que je ne peux toucher, attraper, capturer.



Robert Smithson, *Spiral Hill*, 1971, œuvre de land art

Le sommet est le point le plus élevé d'une chose considérée dans sa verticalité. En montagne c'est le point culminant, la finalité, il n'est pas possible de monter plus haut. Une bouffée de bonheur et de sérénité accompagne toujours les derniers pas vers le sommet.

Pour ma part quand j'atteins ce point culminant en escalade, je ressens de la fatigue, de l'excitation et de la fierté. Xavier Fargeas, lui, dit que l'arrivée au sommet est un instant « plat » :

(...) il y a la tension de la montée, on sent venir la tension de la descente, mais à un moment donné, il y a un plat. Il faut savoir jouir de cet instant. Ce n'est pas toujours facile, parce que souvent, surtout quand la descente est difficile, on est tout de suite pris par des inquiétudes.

Revue *Reliefs* n°8, p. 60

Quand je grimpe, je considère le sommet comme le but à atteindre. Tant qu'il n'est pas atteint, je ne redescends pas, je ne laisse pas la place à l'échec. Arrivée au sommet d'une paroi, je suis fière de moi et je ressens un accomplissement personnel. Je me suis battue, j'ai mis toute mon énergie pour grimper jusqu'au bout, j'y suis arrivée. C'est vraiment jouissif, ce sentiment d'atteindre le but qu'on s'est fixé. Quand je pars en grande voie, je peux rester jusqu'à six heures dans une paroi avant d'arriver en-haut. Une fois au point culminant, je regarde le paysage, j'ai l'impression de découvrir un nouveau monde. Je suis face à une immensité qui envahit tout mon corps. J'ai tellement à regarder que je ne sais pas où donner de la tête. De plus, à chaque sommet je fais la connaissance d'un paysage nouveau avec des reliefs, des échelles et des teintes propres à chaque endroit. Je suis seule face à cette liberté et c'est pour moi un instant de bonheur unique.



Neal Beggs, *Dead Flat Vertical*, 2003, Climbing wall

Celui qui ouvre une nouvelle voie d'escalade a vraiment l'impression d'être un créateur, d'être un artiste. L'équivalent des notes de musique, ce sont les prises sur le rocher.

Bernard Amy, Revue *Reliefs*, n°8, p. 58

Glossaire des termes techniques utilisés en escalade

Ascension : action de monter au sommet d'une montagne, ou simple élévation physique.

Assurage : ensemble de techniques et de procédés qui permettent d'enrayer sans dommage la chute d'un grimpeur.

Adhérence : style d'escalade ou la tenue du pied sur le rocher n'est due qu'à l'adhérence de la semelle sur celui-ci, contrairement par exemple au gratonnage. L'adhérence nécessite une semelle souple et lisse, comme celle des chaussons d'escalade. L'adhérence permet de graver des passages pratiquement dépourvus de prises de pied.

Brosse : les brosses en fer et en soie sont indispensables pour enlever la mousse ou les lichens d'un rocher. La brosse à dents sert à nettoyer les prises lorsqu'elles sont recouvertes de magnésie.

Corde : outil principal de la sécurité du grimpeur, une corde est constituée par une âme, élément actif de résistance, entourée d'une gaine protectrice.

Cotation : indication de la difficulté d'une escalade selon une échelle reconnue par tous. Les cotations en France en escalade libre rocheuse débutent généralement à partir du 2 et s'arrêtent au 9a+ pour le moment. À chaque degré s'ajoutent trois subdivisions notées a, b et c. A cela s'ajoutent ensuite des degrés intermédiaires notés + ou a/b, b/c.

Falaise : pour le grimpeur, ce mot désigne tout abrupt propice à l'escalade encordé qui n'aboutit pas à un sommet.

Gomme : afin d'améliorer l'accroche du pied par friction sur un mur artificiel d'escalade ou sur du rocher, le chausson est recouvert d'une couche de gomme.

Goutte d'eau : trou formé dans le calcaire par l'action répétée de l'eau, a donné son nom au crochet qui sert à se sortir de situations délicates.

Grande voie : escalade « multi-longueurs », sur une paroi plus longue que la moitié d'une corde d'escalade standard (60-100 m).

Gratton : prise minuscule dont on se sert pour progresser, induit une escalade très fine, toute en équilibre : on en rencontre beaucoup sur les dalles de grès ou de granit.

Gaz : dans l'argot des grimpeurs, ce mot désigne le vide. Un passage gazeux est un passage aérien.

Lecture de voie : une manière de découvrir sa voie soit depuis le bas de la voie, soit pendant la progression. Avoir une bonne lecture permet de ne pas se fourvoyer dans des impasses.

Magnésie : poudre pour éviter d'avoir les mains moites.

Mou : c'est la corde non tendue entre l'assureur et le grimpeur. On peut envoyer du mou pour permettre au grimpeur de clipper la dégainé, reprendre le mou pour qu'il se repose.

Paroi Artificielle : l'escalade est dite artificielle, lorsque la progression est rendue possible grâce aux points d'assurage, qui servent également pour la progression, et lorsque le manque de prises naturelles interdit l'escalade libre.

Plaquette : pièce métallique, fixée dans une voie, dans laquelle on met un mousqueton pour assurer sa sécurité.

Prise : tout relief du rocher, quelle que soit sa taille, que le grimpeur peut utiliser pour l'escalade constitue une prise.

Ressemelage : le ressemelage consiste à changer la partie avant de la semelle, demi-semelle du chausson d'escalade.

Sec : injonction (parfois prononcée... sèchement) du grimpeur qui souhaite que la corde qui l'assure soit tenue un peu plus fermement, ou tendue pour prendre un repos. Se prononce rarement dans les passages où on se sent à l'aise.

Traversée : partie d'une ascension qui se déroule à l'horizontale ou en oblique.

Velcros : bande de fermeture composée de deux rubans adhérent l'un à l'autre par leurs fibres textiles.

Vertige : dans son acception courante et alpine, ce mot ne désigne pas le trouble de l'équilibre décrit par la nosographie médicale mais une simple appréhension ou peur du vide, qui peut être, il est vrai, fort handicapante, sinon conduire à de véritables vertiges. Mais le vide s'apprivoise.

Vire : terrasse, parfois très exiguë, ou système de terrasses traversant une paroi.

Bibliographie

Montagne/ Grimpe / Sport

ADRIANO, Magali, « Ion 4 » in *Dimanche*, mémoire de DNSEP, option Design & Espace, Annecy, École supérieure d'art Annecy Alpes, 2017

BEGGS, Neal, *movesideways*, Neuville en Ferrain, Isthme éditions, 2004

BODET, Stéphanie, *À la verticale de soi*, Chamonix, éditions Paulsen, 2016

DAUMAL, René, *Le Mont Analogue*, Paris, Gallimard, 1981

Exposition, Paris, Cité sciences et industrie, 2018, *Corps et Sport*, Julie DORON (Réd.), Paris, Édition de la Martinière, 2018

GUERRIER, Gérard, *Éloge de la peur*, Paris, Paulsen, 2019

HUITOREL, Jean-Marc, *La Beauté du geste: l'art contemporain et le sport*, Paris, Ed. du Regard, 2005

LAILACH, Michael, *Land Art*, Cologne, Taschen, 2007

MINARD, Céline, *Le Grand Jeu*, Paris, Rivages poches, 2019

RECLUS, Elisée, *Histoire d'une montagne*, Gollion, Infolio, 2011

Reliefs, « Sommets », 2018, n°8, Paris, Reliefs éditions

Les définitions écrites dans le glossaire sont tirées de :

JOUTY, Sylvain, ODIER Hubert, *Dictionnaire de la montagne*, Paris, Omnibus, 2009

JOUTY, Sylvain, *Les Mots de la montagne*, Paris, Berlin, 2006

Chamanisme / Sacré:

Rothenberg, Jerome, *Les Techniciens du sacré*, Paris, J.corti, 2007

WHITE, Kenneth, *Territoires chamaniques*, L'Hay-les-Roses, Héros-Limite, 2017

Objets / matériaux:

CAILLOIS, Roger, *La Lecture des pierres*, Paris, Editions Xavier Barral, 2014

PONGE, Francis, *Le Parti-pris des choses*, Paris, Gallimard, 2009

PONGE, Francis, *Le Savon*, Paris, Gallimard, 1992

QUINTANE, Nathalie, *Chaussure*, Paris, POL, 1997

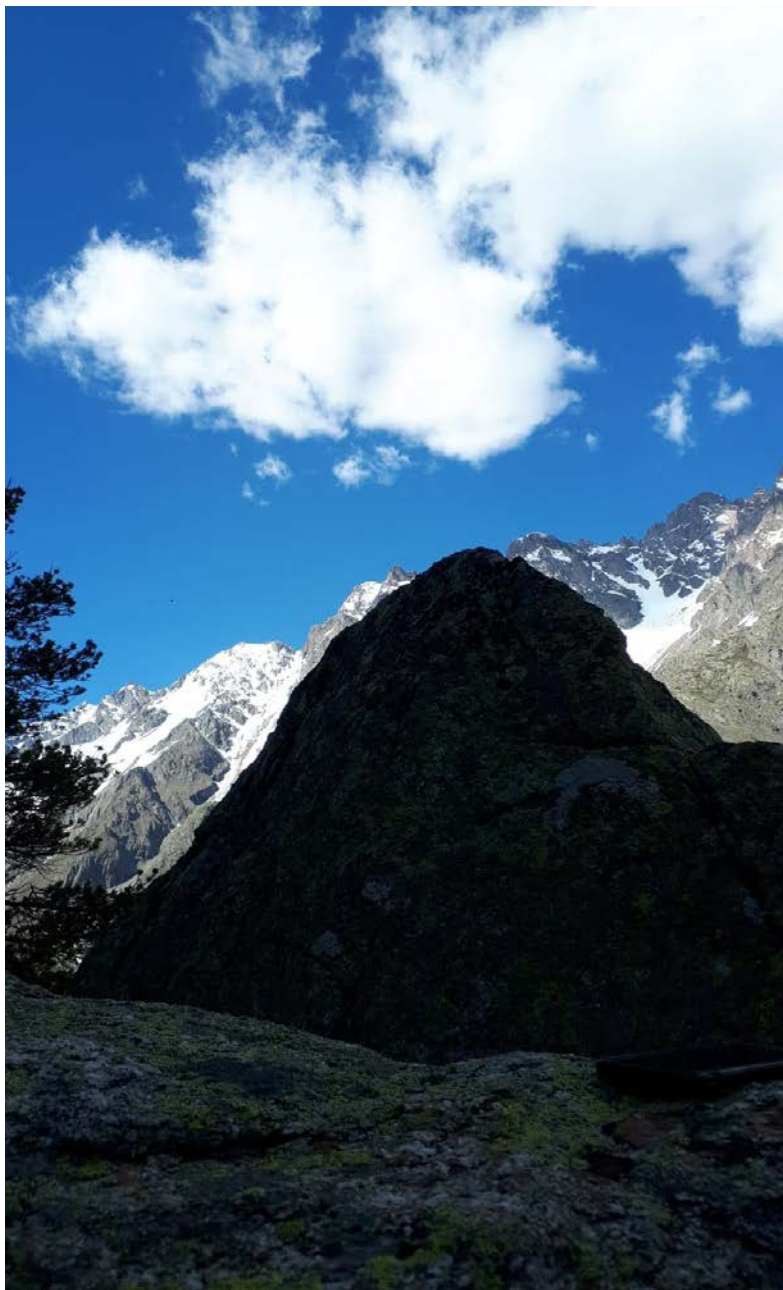
Et aussi:

CALLE, Sophie, Coffret *Doubles jeux*, Arles, Actes Sud, 1998

THOMMEREL, Yoann, *Mon corps n'obéit plus*, Caen, Nous, 2017

Images :

Toutes les images non légendées sont produites par mes soins ou par mes amis grimpeurs.



Je remercie dans le cadre de ce mémoire Stéphanie Cherpin, Sandra Lorenzi, Julie Portier, Isabelle Labarthe, Elisabeth Oulié, Gaël Paradis pour leurs précieux conseils.

Je remercie également tous mes amis grimpeurs pour leur soutien. Ils ont été pour moi une vraie source d'inspiration lors de la conception de ce mémoire.

Mathilde FUMEX
DNSEP option Art
École Supérieure d'Art Annecy Alpes
2019

LA GENEREUSE